

Identité régionale et appartenance culturelle : la chanson folklorique française du sud-ouest de l'Ontario

Marcel Bénéteau

Numéro 5, 1995

Traditions orales d'Amérique française

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004530ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004530ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bénéteau, M. (1995). Identité régionale et appartenance culturelle : la chanson folklorique française du sud-ouest de l'Ontario. *Francophonies d'Amérique*, (5), 67–75. <https://doi.org/10.7202/1004530ar>

IDENTITÉ RÉGIONALE ET APPARTENANCE CULTURELLE : LA CHANSON FOLKLORIQUE FRANÇAISE DU SUD-OUEST DE L'ONTARIO

Marcel Bénéteau
Université Laval (Québec)

Les études sur le sud-ouest de l'Ontario français, bien qu'existantes, sont tout de même peu nombreuses. Quoique certains travaux dans les domaines de l'histoire et de la linguistique aient tenté de présenter une vue d'ensemble de la région, aucune vision claire ne se dégage de la francophonie du Sud-Ouest, ni dans le cadre d'une culture régionale ni dans le contexte plus large de la culture franco-ontarienne. L'étude ethnologique de la région, à peine amorcée, représenterait sans doute une étape importante dans le développement de ces deux visions complémentaires. Comme le remarque Jean-Pierre Pichette : « Le Nord-Ouest, le Sud et le Sud-Ouest n'ont pas encore été visités par les enquêteurs, et la connaissance qu'on en retire est forcément parcelaire. Cette tâche importante, qui relève de la fonction même de l'ethnologue, doit donc se poursuivre¹. »

En effet, le sud-ouest de l'Ontario, c'est-à-dire la petite péninsule s'insérant entre le lac Érié et le lac Sainte-Claire, à l'extrémité méridionale du Canada, offre un intérêt particulier pour les enquêteurs, et ce, dans plusieurs domaines. C'est d'abord le berceau de la francophonie en Ontario : la colonie du Détroit, fondée par Antoine Laumet, sieur de Lamothe Cadillac en 1701, fut le premier peuplement français permanent à l'ouest de Montréal. Longtemps isolé par rapport aux autres centres francophones de l'Amérique du Nord, le Sud-Ouest, à cause de sa situation géographique, fut très tôt exposé à de fortes pressions d'assimilation, du point de vue culturel autant que linguistique. Ces pressions sont venues non seulement de la part de l'Ontario anglais, qui s'interpose sur une distance de presque 800 kilomètres entre le Détroit et la frontière du Québec, mais aussi de la présence américaine, qui entoure la péninsule du Sud-Ouest sur trois côtés.

Il y a d'ailleurs une autre dimension à considérer dans l'étude de la francophonie du Sud-Ouest, sur laquelle les chercheurs ont jusqu'à présent largement fermé les yeux : plusieurs endroits de la péninsule ont été peuplés par deux groupes de francophones, et ce à deux époques différentes. Au XVIII^e siècle, un premier groupe s'établit sur les deux rives de la rivière Détroit. Au milieu du XIX^e siècle, une deuxième vague vient peupler le territoire le long du lac Sainte-Claire, plusieurs kilomètres à l'est de la première région.

Sauf dans quelques quartiers de la ville de Windsor et dans le village de Tecumseh, directement à l'est de la ville, les contacts entre ces groupes sont demeurés jusqu'à nos jours assez restreints. Malgré l'industrialisation de la région, les territoires au sud et à l'est de la ville étaient jusqu'à récemment restés essentiellement agricoles et leurs populations très sédentaires ; à la Petite Côte, du côté canadien de la rivière Détroit, certaines familles exploitent toujours le même ruban de terre que leurs ancêtres au XVIII^e siècle. Il y a eu relativement peu de mariages entre les deux groupes. Chaque région garde ses patronymes typiques².

Or, l'ensemble des études historiques, linguistiques et ethnologiques sur les francophones du Sud-Ouest ne tient pas compte de ces origines différentes et de leurs conséquences. Certains chercheurs admettent que ces facteurs auraient eu une influence sur le développement de la culture, mais aucune conclusion claire ne s'impose. Les principaux auteurs qui traitent de l'histoire des francophones du Sud-Ouest s'en tiennent largement aux événements dans l'ouest de la région au XVIII^e siècle³. Les travaux linguistiques ne sont pas plus clairs. Hull⁴ et Almazan⁵ décrivent un « parler du Sud-Ouest », mais les deux auteurs basent leurs conclusions sur un échantillon de population assez restreint et très localisé. Certains chercheurs américains (Craig⁶ et Johnson⁷) rapportent cependant des variantes linguistiques d'une région à l'autre. Nos propres enquêtes sur la tradition orale du Sud-Ouest suggèrent qu'il y aurait, en effet, des différences assez marquées entre les parlers des deux régions.

On est donc en droit de se demander si le sud-ouest de l'Ontario français, comme un certain nombre d'études l'indique, forme un bloc homogène, ou si, selon d'autres résultats, nous n'aurions pas affaire à une société beaucoup plus complexe, qui serait composée d'au moins deux régions culturelles distinctes correspondant à une occupation du territoire qui s'est déroulée à deux époques différentes. Nos premières observations à partir de répertoires de chansons folkloriques provenant de l'est et de l'ouest de la région nous inclinent à adopter ce deuxième point de vue. C'est donc en se servant de chansons comme marqueurs culturels que nous allons tenter de justifier cette division du Sud-Ouest franco-ontarien en deux zones culturelles. Cette question a une importance qui va bien au delà des cadres théoriques et s'adresse directement à la perception d'une identité régionale.

Les travaux ethnologiques sur les Canadiens français du Sud-Ouest se révèlent encore plus rares que ceux sur l'histoire et la linguistique et ne nous en disent pas long sur l'existence d'une identité culturelle. Selon Jean-Pierre Pichette, deux ouvrages seulement mériteraient un commentaire. Le premier, *Legends of le Détroit*, publié en 1884 par Marie Caroline Watson Hamlin, rapporte 31 récits historiques ou légendaires relatifs aux Canadiens français établis sur les deux rives de la rivière Détroit⁸. Entre autres, « on peut y lire la plus ancienne version canadienne connue de la chasse galerie⁹ ». Le deuxième serait un travail de Joseph-Médard Carrière, qui, en 1940¹⁰, a recueilli 26 contes populaires à Tecumseh, à l'est de Windsor. « Ces contes,

toujours inédits, constituent les premiers témoignages vraiment scientifiques du Sud-Ouest ontarien et les seuls durant plusieurs décennies¹¹.» À cette maigre récolte, Pichette ajoute les travaux modestes de quelques amateurs.

Notre propre inventaire relève une source importante sur la culture matérielle des francophones du Détroit au XIX^e siècle dans le livre *Memorials of a Half-Century* de Bela Hubbard¹². L'auteur consacre deux chapitres à la vie quotidienne des Français du Détroit (dont il déplore la triste, mais inévitable disparition devant la civilisation américaine, considérée comme supérieure), donnant une description détaillée des costumes d'été et d'hiver, des habitations et des moyens de transport. Il décrit les méthodes de pêche et les pratiques agricoles, ainsi que quelques loisirs, comme la course à cheval sur la glace. Il donne aussi le texte de deux chansons entendues sur « notre rivière », chansons qui sont encore vivantes dans la région plus d'un siècle plus tard¹³.

Plus récemment, dans le cadre de son étude linguistique, Almazan présente un bon nombre de proverbes, de métaphores et de dictons météorologiques dans un chapitre intitulé « L'aspect folklorique¹⁴ ». Il fait aussi allusion à « plusieurs contes et quelques chansons » enregistrés au cours de ses enquêtes linguistiques¹⁵. Sauf un conte et deux chansons qu'il reproduit à titre d'exemples, ces échantillons de littérature orale ne sont pas transcrits et semblent être pour le moment introuvables. Mais, comme pour le reste de son étude, le lieu de provenance de ces faits folkloriques n'est pas indiqué.

Les archives de folklore de la Wayne State University contiennent aussi quelques études sur les francophones des deux côtés de la rivière Détroit, y compris quatorze chansons recueillies par Neil Johnson lors de ses enquêtes linguistiques. Nous y retrouvons aussi plusieurs chansons, légendes et coutumes recueillies à Monroe, River Rouge et Ecorse, du côté américain, et à Windsor, Rivière-aux-Canards et Pointe-aux-Roches du côté canadien.

Enfin, il faudrait mentionner le travail de Dennis Au pendant les années 70, dans la région de Monroe, au Michigan. Cette colonie française à l'embouchure du lac Érié, fondée par les habitants du Détroit vers 1780, est aujourd'hui presque complètement anglicisée. Dennis Au a pourtant réussi à relever un bon nombre de chansons, de croyances, de coutumes et de légendes auprès des francophones âgés de la région¹⁶. Il s'agit là, fait fort intéressant, d'un matériel qui présente bien des ressemblances avec celui que nous avons recueilli du côté canadien de la rivière Détroit.

Une synthèse de l'information provenant de ces sources variées reste à faire. Si nous tentons de placer ces études dans le contexte général des travaux ethnologiques sur l'Ontario français, nous nous butons à plusieurs problèmes. Tenons-nous-en simplement à la chanson folklorique, qui est le sujet de notre étude. Selon Jean-Pierre Pichette, « la chanson populaire, il faut le dire, est de loin le genre le plus vivant encore aujourd'hui en Ontario français¹⁷ ». Son inventaire relève plus de 7 500 versions, provenant « presque exclusivement [du] nord-est et [de] l'est de la province¹⁸ ». Marius Barbeau et ses collaborateurs, ainsi que Lucien Ouellet, du Centre canadien

d'études sur la culture traditionnelle, furent les principaux enquêteurs dans la région d'Ottawa; pour ce qui est du Nord-Est, c'est au père Germain Lemieux et à Pichette lui-même que nous devons le plus grand nombre de chansons. Ces travaux constituent une base de valeur inestimable, sans laquelle aucune autre étude sur la chanson folklorique française en Ontario ne pourrait se poursuivre. Mais les travaux n'ont pas progressé beaucoup plus loin que la collecte et s'il y a une impression qui s'impose jusqu'ici, ce serait que la chanson franco-ontarienne ne diffère qu'à quelques exceptions près de la chanson québécoise. (Il faudrait peut-être signaler que tous ces enquêteurs sont d'origine québécoise.)

En effet, la culture franco-ontarienne est souvent vue et représentée comme «le prolongement naturel du Québec». Comme le dit Pichette: «Aujourd'hui encore, même si elle n'est plus représentative de la population franco-ontarienne dans son ensemble, cette perception [...] subsiste parfois, principalement dans les régions frontalières de l'est et du nord-est ontarien, chez ceux qui sont nés dans la province mère¹⁹.» Cependant, cette perception, avec la notion de «province mère», n'a jamais été forte dans le Sud-Ouest, particulièrement chez les Canadiens français de la rivière Détroit. Poursuivant ses réflexions sur la chanson franco-ontarienne, Pichette remarque qu'elle n'a pas reçu toute l'attention qu'elle mérite et en donne l'explication suivante: «On peut rappeler pour la chanson ce qu'on a parfois avancé de la littérature et même de la communauté franco-ontarienne: si peu différente de la tradition québécoise, elle passe presque complètement inaperçue aux yeux du lecteur qui la consulte dans ses chansonniers québécois. Cette *absence de particularité régionale* explique en partie pourquoi la culture acadienne émanant d'une population plus faible de moitié que la population française de l'Ontario, mais *plus typique et colorée*, est néanmoins plus facilement reconnaissable et, partant, mieux reconnue²⁰» (les italiques sont de nous).

Germain Lemieux, dans son essai *Chanteurs franco-ontariens et leurs chansons* (1964) ne nous donne, en effet, que bien peu de renseignements sur ce qui caractérise ces chanteurs et leurs chansons. Par exemple, il ne définit pas la chanson franco-ontarienne par rapport aux autres chansons recueillies au Canada; et, selon lui, c'est la région de Sudbury qui aurait la plus grande «valeur» pour le folkloriste, car le «groupe canadien-français de la région de Sudbury forme comme un résumé des nombreux centres traditionalistes du Québec et de l'Acadie²¹». En effet, presque tous ses principaux informateurs ont une ascendance québécoise:

M. Théodule Miville était gaspésien de naissance; M. Adélarde Boulay venait de la région de Rimouski; M. Camille Chiasson, qui nous a conservé des dizaines de contes acadiens, était originaire du Nouveau-Brunswick; les familles Bujold de Coniston, où nous avons trouvé d'excellents danseurs et chanteurs, viennent de la Baie-des-Chaleurs; les Pelland de Sudbury, chanteurs inépuisables, sont originaires de la région de Joliette; M. Aldéric Perrault, conteur et chanteur réputé, est natif de Saint-Théodore-de-

Chertsey, comté de Montcalm ; M. Joseph Dufresne venait de Saint-Félix-de-Valois ; Mme Arthur Parent (Anna Bélanger) a passé une grande partie de sa vie près de Rimouski²².

Il semble tout à fait valable de parler de « prolongement naturel du Québec » dans une telle perspective. Nous croyons cependant être en droit de penser que la situation du sud-ouest de l'Ontario, où plusieurs familles habitent depuis presque trois siècles, est tout autre. Contrairement au nord de l'Ontario qu'on a comparé à un carrefour, à un couloir entre le nord-ouest du Québec et l'Ouest canadien, le Détroit pourrait être qualifié de cul-de-sac, à la limite de l'expansion française et à la frontière même de la culture états-unienne. Ce qui a été préservé et valorisé dans un tel milieu n'est pas forcément ce qui l'a été ailleurs.

Depuis 1989, nous avons recueilli plus de 1 500 versions de chansons folkloriques dans le sud-ouest de l'Ontario, représentant environ 600 chansons types. Ces chansons proviennent de trois sources. Nous avons d'abord interviewé et enregistré une soixantaine d'informateurs, dont l'âge s'étale pour la plupart entre 60 et 90 ans. Ces derniers forment, en général, le seul segment de la population qui peut encore chanter les chansons traditionnelles. Notre deuxième source comprend une vingtaine de cahiers manuscrits, écrits entre 1895 et 1950 environ. En troisième lieu, nous avons obtenu des enregistrements provenant de diverses sources : en plus des collections de Dennis Au et Neil Johnson, mentionnées plus haut, plusieurs informateurs nous ont fait parvenir des copies d'enregistrements qu'ils tenaient de leurs parents, aujourd'hui décédés. Ces enregistrements datent de 1942 à 1981.

Environ 72 p. 100 de ce corpus (431 chansons types) a été identifié d'après le *Catalogue de la chanson folklorique française* de l'Université Laval²³. Un autre groupe de 8 p. 100 (51 chansons types) comprend des chansons qui ne sont pas inscrites au *Catalogue*, mais que nous avons pu identifier à partir de versions déposées aux Archives de folklore de l'Université Laval, au Centre canadien d'études sur la culture traditionnelle à Hull (au Musée canadien des civilisations) et au Centre franco-ontarien de folklore à Sudbury, ou encore publiées dans divers recueils de chansons traditionnelles françaises. Un dernier groupe de 20 p. 100 du corpus est composé de 120 chansons types que nous n'avons pas encore réussi à identifier à l'aide des sources mentionnées ci-dessus.

Une analyse détaillée du corpus reste à faire. Il serait donc imprudent de tirer des conclusions générales à partir du corpus entier. Mais des éléments qu'on pourrait qualifier de régionaux se dégagent de certaines chansons individuelles.

Plusieurs mots du lexique du Sud-Ouest figurent dans les chansons. Par exemple, le mot *roulin*, employé encore aujourd'hui pour signifier « vague », apparaît dans une version de *Nauffrage en mer* qui date de 1897 :

Voilà déjà bientôt trente ans que j'appartiens à ce bâtiment.
Je n'ai jamais craint ni Dieu ni diable, ni *roulin* ni mer.
Pour la première fois, le coup de vent contraire²⁴.

Ce mot, qui n'est attesté que dans la région du Détroit et anciennement en Louisiane, ne figure dans aucune des 40 versions que nous avons eu l'occasion d'examiner aux Archives de folklore de l'Université Laval et au Centre canadien d'études sur la culture traditionnelle. Les exemples sur le plan phonétique et morphosyntaxique sont aussi nombreux.

Plusieurs chansons contiennent des vers qui semblent inconnus ailleurs ; par exemple, les cinq versions que nous avons recueillies de la chanson *Bon vigneron, bonne nouvelle* se terminent avec une variante du couplet suivant :

Quand je suis sur mon corps de garde,
Ma pipe et ma *match* allumée.
Et mon chapeau à la cocarde,
Oui je me bats comme in guerrier,
Oui je me fous des officiers²⁵.

D'autres chansons représentent des versions uniques au Canada ; par exemple, Mme Stella Meloche nous a chanté la première version canadienne d'une chanson relativement bien connue en France, *La Fille et les Trois Soldats* :

C'est une jeune fille qui voulait se promener,
Bras d'ssus, bras d'ssous,
Tout du long des verts bocages,
Avec-que trois jeunes dragons qui sont en armitage.

Son père, aussi sa mère nuit et jour la charchaient,
I l'ont charchée, qu'ils l'ont trouvée,
Tout du long d'un vert bocage,
Avec-que ces jeunes dragons qui sont en armitage.

« Oh, dit's-moi donc, ma fille, que faites-vous ici ?
Oh, dit's-moi donc, ma fille, que faites-vous ici ?
Bras d'ssus, bras d'ssous
Tout du long d'un vert bocage,
Avec-que ces jeunes dragons qui sont en armitage ?

— Si vous saviez, mon père, comment je suis bin ici.
Un qui balie, l'aut' fait mon lit,
L'aut' qui peign' ma blond' chevelure,
Et l'aut' me quint sur ces genoux : 'La bell', voulez-vous boire ?'

Si vous en r'tournez r-en France, vous ferez mes compliments.
Mes compliments à tous mes parents
Et à ma sœur Angélique.
N'auraient-ils pas trop de malheur de me ouèr-e revenir-e ?²⁶»

Dans les deux régions, on retrouve des chansons qui reflètent des réalités locales. À Monroe, au Michigan, on retrouve une version d'*Il était une bergère* qui se rapporte aux activités des premiers colons de la région, où la pêche à l'esturgeon était beaucoup plus courante que l'élevage des moutons. On note d'ailleurs que les autochtones appelaient l'endroit la Rivière-aux-Esturgeons.

La chanson folklorique française du sud-ouest de l'Ontario

Il avait une vieille,
Youp! y a un rat minette
qui acc'modait d'l'écurgeon,
Youp! y a un rat mina.

Al' acc'modait d'l'écurgeon,
Al' acc'modait d'l'écurgeon.
Al' avait une chatt'
Youp! y a un rat minette
qui mangeait son écurgeon,
Youp! y a un rat mina.

A' dit: «S'tu mets la patt', tu goûteras du bâton.»
A' y a pas mis la patt', a' y a mis le menton.
La vieill' toute en colèr', al' a tué chaton²⁷.

Une chanson de composition locale, préservée dans un cahier à Belle-Rivière, reflète les batailles typiquement ontariennes concernant l'éducation. En 1894, le père Edmond Meunier, curé à Belle-Rivière, voulut transférer à la commission scolaire catholique une école publique située au sud du village. Quoique l'école en question appartînt à la commission publique, les élèves étaient francophones et catholiques. Les professeurs l'étaient aussi, et enseignaient le français et la religion. Les contribuables, qui payaient leurs impôts au système public, ne ressentaient aucun besoin de payer des impôts additionnels au système catholique pour un transfert qui en principe ne changerait rien. Donc, plutôt que de laisser la commission catholique s'emparer de leur école, un groupe de paroissiens décida une nuit de saisir l'école et de la déménager. La chanson raconte cette histoire et nomme la plupart des participants au cours de 20 couplets :

Écoutez je vais vous chanter
La chanson du rébellion.
Ils ont été chez Pierre Perreault
Lui dire qu'il vienne avec ses rouleaux.
Mais cependant ils croient d'avoir leur deux cents.

Le vieux Papineau qui est bon ouvrier,
Il dit que l'école peut se mouver.
Jina qui est indépendant,
Il dit qu'elle se mouvra en peu de temps.
Mais c'pendant, M. Papineau fournira son temps.

Revenant mais à Poisson,
C'est lui qui pose les fondations.
Il dit, « Faut se mettre en sûreté
Pour pas qu'elle s'écrase dans les écoulés. »
Mais c'pendant...

Faut aller voir Crapaud Girard,
Pour voir s'il va fournir sa part.
« Vous n'aurez qu'à m'avertir,
Ah oui, j'irai d'un grand plaisir. »
Mais c'pendant...

Faut avoir le vieux Beauchesne,
Pour nous accrocher les chaînes.
Faut aller chercher Paul Diesbourg
Pour nous aider à la sortir d'la cour.
Mais c'pendant...

On raconte la participation d'une douzaine d'autres paroissiens ainsi que la réaction du curé :

Quand ils se sont fait prêcher
Le jour de Noël, ça les a fait diabler.
Garçon Girard sort dehors,
Il dit : « Ça parle au diable ! »
Mais c'pendant...

Revenir à la misère,
Mais que ces gens, ça aillent à confesse.
Moïse dit qu'il s'en occupe pas,
Il y va pas tous les mois.
Mais c'pendant...

Jina, c'est lui qui est l'plus effronté,
Il a été se présenter.
Ils ont pas voulu le recevoir,
Ils l'ont envoyé du presbytère.
Mais c'pendant il a pas eu les sacrements²⁸.

Ces quelques exemples suggèrent que la chanson folklorique du sud-ouest de l'Ontario est, en effet, riche en particularités régionales. Nous croyons que l'analyse approfondie du corpus relèvera non seulement des différences entre les deux régions du Sud-Ouest, mais aussi entre le Sud-Ouest et les autres francophonies de l'Amérique du Nord.

Comme nous l'avons indiqué plus haut, le sud-ouest de l'Ontario est une région mal connue dans l'ensemble des recherches sur la francophonie de l'Amérique du Nord. La plupart des travaux effectués jusqu'à ce jour ont eu tendance à traiter les francophones du Sud-Ouest comme un groupe homogène, effaçant de la sorte sa complexité et associant ses membres à des groupes auxquels ils n'étaient pas forcément reliés. Pendant longtemps et, nous le croyons, largement par conséquent, deux stratégies d'adaptation ont été favorisées par les Canadiens français du Sud-Ouest : soit l'assimilation à la culture dominante anglophone (et, dans cette situation particulière, carrément étatsunienne), soit une émulation de la culture québécoise, au point de croire que « pour vivre sa culture, il faut aller vivre au Québec ». La culture régionale n'a jamais été considérée autrement que comme une version appauvrie de la version québécoise, sujette à être « améliorée » par l'imitation et l'importation culturelle²⁹. La description et l'analyse d'un aspect de cette culture pourrait donc être une première étape dans la formation et la valorisation d'une identité régionale.

NOTES

1. Jean-Pierre Pichette, *Répertoire ethnologique de l'Ontario français: guide bibliographique et inventaire archivistique du folklore franco-ontarien*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1992, p. 28.
2. D'ailleurs, quelques noms bien représentés dans la région de la rivière Détroit, tels que Bénéteau, Bondy, Bézaire, Drouillard, non seulement ne se retrouvent pas dans la région du lac Sainte-Claire, mais sont pratiquement inconnus ailleurs en Amérique du Nord.
3. Voir Ernest Joseph Lajeunesse, *The Windsor Border Region, Canada's Southernmost Frontier: A Collection of Documents*, Toronto, Champlain Society, Ontario Series, No. 4, 1960; et Vincent Almazan, *Français et Canadiens dans la région du Détroit aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, «Documents historiques», n° 69, 1979. Comme le dit Almazan lui-même: «[...] pour suivre l'histoire de la population depuis la fin du XVIII^e jusqu'aux débuts du XX^e siècle, il faudra consulter surtout les archives paroissiales ou d'autres documents semblables» (p. 55). Un tel travail a été entrepris récemment dans le cadre de *l'Inventaire du patrimoine franco-ontarien*.
4. Alexander Hull, *The Franco-Canadian Dialect of Windsor, Ontario: A Preliminary Study*, thèse, Université de Washington, 1955.
5. Vincent Almazan, *Les Canadiens français du Détroit — leur parler*, Belle-Rivière, 1977; étude déposée au Trésor de la langue française au Québec, Université Laval.
6. Cécilia Marie Craig, *The Significance of the Changing Culture Patterns of the Essex County French-Canadians, Supported by a Detailed Study of "S" [Staples] from 1908-1938*, thèse, Université Wayne State, 1939.
7. Neil Johnson, *The Sugar Bush Speech of the Detroit French Dialect*, thèse, Université Wayne State, Détroit, 1966; publiée dans *Michigan's Habitant Heritage*, Vol. 12, Nos. 2, 3, 4, 5, 1991 et Vol. 13, No. 1, 1992.
8. Marie Caroline Watson Hamlin, *Le Détroit des légendes*, traduit par Richard Ramsay, Sudbury, La Société historique du Nouvel-Ontario, «Documents historiques», n° 69, 1979.
9. Jean-Pierre Pichette, *op. cit.*, p. 31.
10. Ce n'est que tout récemment que J.-P. Pichette a pu avoir libre accès au manuscrit des contes de J.-M. Carrière et corriger la date de 1943 qu'il mentionnait dans son *Répertoire ethnologique de l'Ontario français*, p. 165; en fait, Carrière a recueilli ses contes en septembre 1940.
11. Jean-Pierre Pichette, *op. cit.*, p. 34.
12. Bela Hubbard, *Memorials of a Half-Century*, New York et Londres, G.P. Putnam's Sons, 1887.
13. *Le Berger Colin* (II. F-10) et *Mon père a fait bâtir maison* (I. N-11) d'après le *Catalogue de la chanson folklorique française* de Conrad Laforte.
14. Vincent Almazan, *Les Canadiens français du Détroit — leur parler*, p. 54-66.
15. *Ibid.*, p. 58.
16. Voir Dennis Au, «The State of the Oral Traditions Among the French-Canadians of Monroe County, Michigan», étude déposée aux Wayne State Folklore Archives, Université Wayne State, Détroit, Michigan, 1976, 30 p. dactylographiées; Dennis Au et Joanna Brode, «The Lingering Shadow of New France: The French-Canadian Community of Monroe County, Michigan», *Michigan Folklife Reader*, Kurt C. Dewhurst et Yvonne Lockwood, ed., East Lansing, Michigan State University Press, 1987, p. 321-345.
17. Jean-Pierre Pichette, *op. cit.*, p. 28.
18. *Ibid.*, p. 27.
19. *Ibid.*, p. 20.
20. *Ibid.*, p. 40.
21. Germain Lemieux, s.j., *Chanteurs franco-ontariens et leurs chansons*, Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario, «Documents historiques», n°s 44-45, 1964, p. 14.
22. *Ibid.*, p. 14.
23. Conrad Laforte, *Catalogue de la chanson folklorique française*, vol. 1-6, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1977-1987.
24. Manuscrit de Félix Drouillard, Rivière-aux-Canards, commencé en 1897, terminé vers 1903; chanson de Louisa Drouillard, p. 129.
25. Manuscrit de Louise Monforton, Petite Côte, Rivière-aux-Canards, vers 1920, p. 19.
26. Chantée par Mme Eddie Meloche (Stella Meloche), le 28 octobre 1993; Petite Côte, Rivière-aux-Canards; née à l'Île-aux-Dindes, rivière Détroit, 1902; chanson de son père, Henri Meloche.
27. Chantée par Mme Edna Jacobs (née LaVoy), le 15 février 1979, Erie, Michigan; coll. Dennis Au n° 4.
28. Manuscrit de Léo Plante, Belle-Rivière, 1930, p. 23-28.
29. Par exemple, l'organisation de soirées «cabane à sucre» dans une région où le climat n'a jamais permis la production de sirop d'érable.